

MICHEL CRÉPU

**Vision de
Jackie Kennedy
au jardin Galliera**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LECTURE. JOURNAL LITTÉRAIRE 2002-2009. LA « REVUE DES DEUX MONDES », coll. L'Infini, 2009.

UN JOUR, récit, 2015.

Aux Éditions Grasset

LE TOMBEAU DE BOSSUET, 1997.

LA CONFUSION DES LETTRES, 1999.

QUARTIER GÉNÉRAL, 2004.

LE SOUVENIR DU MONDE. ESSAI SUR CHATEAUBRIAND, 2011.

Chez d'autres éditeurs

LA FORCE DE L'ADMIRATION, Éditions Autrement, 1988.

CHARLES DU BOS, OU LA TENTATION DE L'IRRÉPROCHABLE, Éditions du Félin, 1990.

DIEU EST AVEC CELUI QUI NE S'EN FAIT PAS, NiL Éditions, 1995.

SAINTE-BEUVE. PORTRAIT D'UN SCEPTIQUE, Éditions Perrin, 2001.

SOLITUDE DE LA GRENOUILLE, Éditions Flammarion, 2006.

EN DÉCOUDRE AVEC LE PRÉ. SUR PHILIPPE JACCOTTET, Éditions des crépuscules, 2012.

VISION DE JACKIE KENNEDY
AU JARDIN GALLIERA

MICHEL CRÉPU

VISION DE
JACKIE KENNEDY
AU JARDIN GALLIERA

roman

nrf

GALLIMARD

À Bernard Condominas

Il y a ce soir grande soirée d'ombres chinoises
chez la princesse de Parme.

PROUST,
Le côté de Guermantes

I

Ce qui est inoubliable ne laisse pas de trace, c'est pourquoi on écrit tant de pages pour en avoir le cœur net. Enfant, je me réveillais, il faisait encore nuit. Ma main se posait sur le livre de chevet; je sentais son épaisseur tiède, un animal de papier, nous venions de traverser ensemble le pays du sommeil. Il y avait un jardin, des voix, une maison au bord de la mer, et cette lumière chaude d'été qui embrasait la pièce d'une horreur étrange. À tout cela se mêlait l'image de Jackie, la Cadillac noire descendant vers la Seine dans un lent tourbillon de feuilles rousses. Un jour d'automne du xx^e siècle, avant ou après Dallas, ciel bleu glacé, quelle importance, ma mémoire a fait l'essentiel du travail. Brasser dans une même forme la jeunesse, la beauté, l'Amérique et la mort, tout ce qui aura finalement servi de leçon aux jeunes gens de ce temps-là, à tous ceux qui ne savaient pas ce qu'est la mort faute de savoir ce qu'est la jeunesse. *Jeunes*, ils l'étaient, ils n'étaient même que cela. Je ne les connaissais pas, je les voyais tous les jours, nous nous recevions au café, dans des chambres timides, assis droits sur des coussins ayant

servi autrefois aux prières, livrés aux blessures sans rien pour porter secours. Il était entendu que l'époque était à la gaieté. Nous avions nos secrets, j'avais les miens et nous avons avancé ainsi, au fil des années, dans une grande ignorance, croyant que nous formions une espèce fraternelle sur la photo de classe. J'appelle Robinet, Marceau, Delatouche : où êtes-vous, mes Fayoum ? Je vous vois, debout les uns à côté des autres, on dirait les serveurs du maharajah convoqués pour la photo de groupe, sombres, réservés. Ils n'ont pas l'habitude. Ils n'attendent qu'un signe du maître pour se retirer à nouveau dans les pièces d'hiver, où sont les poèmes et les oiseaux.

C'est cela qui aura été si difficile, de se défaire de l'idée que nous étions des frères alors que nous étions seuls. Quelque chose faisait croire à l'existence de la bande. La lumière matinale de l'après-guerre, cette promesse atlantique, radieuse, si merveilleusement *américaine*. Nous n'imaginions pas qu'il pût y avoir autre chose que du matin dans ce nouveau monde. Ah je sens monter l'ode, ô matin des années 60, de la vieille Europe ravagée et toujours là, des bunkers d'Omaha Beach et du cor de chasse à la Saint-Hubert, sous les drapeaux brodés d'or, de la grande parade des éléphants et celle des spahis à cheval, des samedis de football, de cet oiseau de feu en tricot mauve que je vois encore bondissant, seul, au milieu du stade, un dimanche matin de novembre, solaire et glacé. Pourquoi lui ? Pourquoi lui, en définitive ? À cause de la solitude, de la dignité de son tricot, à cause du bonheur des samedis ouvriers, de cette gloire du simple, cette percée de la lumière du fin fond des ténèbres qui arrivait là,

au milieu du terrain, comme un couronnement à nouveau possible de l'effort solitaire. Si je pense au bonheur, je pense d'abord à ça. La guerre avait eu lieu, on avait fini de ranger, la salle de bal lessivée de son sang, la poussière légère des morts évaporée au soleil de la Nzo. À celui qui entrait dans la salle de bal, plus silencieuse et propre qu'une auberge suisse un après-midi d'été, rien ne parlait de la rixe, tout était comme autrefois, les photos du Tour de France, les coupes et les fanions. Que la guerre ait eu lieu, nous le savions : et pour cause, on nous l'avait dit.

Je suis chez Susan, dans la chambre, rue de Bassano. C'est l'hiver, il y a de la neige dans la cour. Tout est silencieux. Susan : l'étrangère de la famille, officiellement ma « tante », en réalité une histoire d'adoption. On dit « tante Susie » pour aller au plus simple. Et pourquoi pas ? La belle affaire de finasser dans les réseaux familiaux, marchons pour tante Susie, *c'est la vie qui a voulu cela*. La nuit, Susan peint, dessine, le jour elle occupe un bureau discret d'« interprétariat » à l'ambassade américaine, place de la Concorde. Elle vend ses dessins, chers, dans une galerie de la rue de Seine, sous un autre nom que le sien. Joan Ivy. Clandestinité, discrétion. Ivy signifie aussi poison en anglais. Avoir les mains libres, surtout. Susan est riche, ou plus exactement, l'argent ne compte pas pour elle, ce qui n'est pas la même chose. Quand nous allons au restaurant, elle laisse toujours une liasse qui dépasse de loin. L'argent, elle s'en fout. C'est quelque chose qui est là, voilà. Pas de luxe particulier, la question n'est pas là. Elle est dans le direct, l'efficace, le *confortable*. Ce dont j'ai besoin là, maintenant, tout de suite. Indifférence

radicale au reste, tout le domaine du courant, de l'intendance. Rien à voir avec une hostilité bohème au conformisme. Ce n'est même pas un sujet de discussion. Elle a sa vie, celle qu'elle a voulue, du moins pour l'essentiel, et puis c'est tout. La chaise où elle travaille, le lit où elle dort, ce sont les siens. Il y a «quelqu'un», mais qui n'est pas sur place. Peut-être l'ai-je vu une ou deux fois, et encore, par inadvertance et je ne suis pas certain qu'il s'agissait du même. Mais je me trompe peut-être du tout au tout, comme on va le voir. Susan ne mélange pas, il y a des parois étanches, des coups de téléphone très tard, mystérieux, laconiques, ou bien «à gorge déployée», sans souci aucun de l'heure et des voisins que cela pourrait déranger. Qu'indique ma pendule intime? Je dois avoir quatorze ans, mais j'ai eu longtemps quatorze ans et il n'est pas impossible que ce soit encore le cas. Quatorze ans fut pour moi un âge fertile. J'avais beaucoup à y faire et de toutes sortes. Cela m'a pris du temps. Je suppose que c'était la zone frontière séparant mes années d'enfance de celles que l'on a coutume d'appeler les années de jeunesse qui se diversifient en cours d'eaux charmants. On s'attache à de tels moments, comme à chaque fois qu'il y a une frontière. Quelque chose qui dit : «jamais plus». À quatorze ans, j'ai la sensation d'un premier exil. Je ne suis déjà plus dans le jardin. La lumière n'est plus la même. Son grain d'origine comme de la paille. De l'or. Ensuite une certaine fatigue dans le scintillement. Ces minutes dans la touffeur du grenier, les journaux d'autrefois, l'odeur de pomme blette et la pluie soudain précipitée au *vasistas*. Quelque chose se dit là. Mes quatorze années d'existence sur terre peuvent l'entendre.

Puis j'ai fait des bonds, au fur et à mesure que je prenais connaissance des lieux. C'est ainsi, il y a des âges qui reculent et d'autres qui avancent. On est parfois en retard ou en avance sur soi-même. On voit cela à certains regards d'enfants nouveau-nés, saisis de stupeur. J'aimerais être un nouveau-né qui débarque. Les chocs, les visions. Je me mets à sa place, dans les conditions d'arrivée. Cette fenêtre, là, qui donne sur le ciel, traversée d'oiseaux fous. Mais bien sûr, le nouveau-né ne pense pas «fenêtre». Ce qu'il *pense*, je voudrais bien le savoir. Sa précision à lui, sa lanterne magique. Il y a simplement un carré découpé dans le bleu. Non pas le bleu, mais quelque chose de si net, si calme, qu'on a décidé, en haute instance, de l'appeler le «bleu». Ce sont les dignitaires préposés à la promulgation des origines qui en ont décidé ainsi. Et *qui* sont ces formes, derrière ? Ces manteaux noirs au-dessus des blés d'or, le collier rouge de coquelicots le long du sentier, la plaine entièrement aux aguets avant la nuit. Voilà les images du début, ce qui restera à la fin. But possible : passer ma vie à comprendre cela.

Et là, chez Susan, je me sens «au point», comme dans la peau d'un nouveau-né. En tout cas, j'aime énormément ressentir cela que Susan a sa vie «à elle», peut-être parce que j'ai l'impression, avec elle, d'en avoir une à moi. Et justement, c'est Susan que j'entends remuer, au fond de l'appartement. Une journée commence. C'est l'aube. La cloche lourde de Chaillot sonne la première messe. *Introibo ad altare dei*. Dans les siècles des siècles. Cette idée que tout compte en même temps, au même

moment. Yeux fermés sur l'histoire des hommes. Seigneur, je n'y comprends rien, je compte sur toi, il paraît que tu es au courant du dossier, du mien en particulier. Jette un œil, je t'en prie. Quelqu'un tousse. On entend des pas à l'étage, les premiers bus qui remontent lentement l'avenue Marceau vers l'Étoile. Bientôt, Susan viendra frapper à ma porte. C'est le signal. Ainsi chaque jour que je suis là, dans ma chambre d'étudiant. Autrefois, c'était l'enfance des soirs de Noël et maintenant ce sont « les études ». Il y a un voyage de toutes ces années, une petite nacelle avec son aventure personnelle. *Voyage avec ma tante*, cela s'est lu. Nous faisons tandem, d'une certaine façon. Susan a son atelier, un cagibi au fond de l'appartement où je n'entre jamais ; elle m'en laisse un deuxième, à l'autre extrémité du long couloir. En réalité un mince boyau, mais qui relie bien deux mondes. Un petit filet de musique émane de son antre, en permanence. Elle ne peut pas travailler sans musique ; moi c'est le contraire. Le moindre son me percute, me distrait. Seul le silence me concerne et il n'y en a jamais assez. À dix-huit ans, je suis censé faire des « études de lettres ». Je ne sais pas ce que cela veut dire. En réalité, cela m'est égal. Le mot « lettres » m'intéresse, me fascine même à l'occasion : comment un mot, un assemblage de signes peut-il figurer une colline, un château, un lion ? J'ai vécu cela, enfant, les heures dans le dictionnaire, l'incarnation : serpent pour « s », bateau pour « b », fontaine pour « f ». Quel est le chemin ? Et ces livres de théologie donnés à mon grand-père par le nonce. Comme j'ai aimé ne pas les comprendre et quelle ne fut pas ma déception quand je fus censé y voir plus clair. J'écris ces mots, les années se

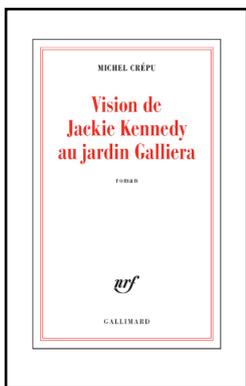
MICHEL CRÉPU

**Vision de Jackie Kennedy
au jardin Galliera**

« Ce qui est inoubliable ne laisse pas de trace, c'est pourquoi on écrit tant de pages pour en avoir le cœur net. Enfant, je me réveillais, il faisait encore nuit. Ma main se posait sur le livre de chevet ; je sentais son épaisseur tiède, un animal de papier, nous venions de traverser ensemble le pays du sommeil. Il y avait un jardin, des voix, une maison au bord de la mer, et cette lumière chaude d'été qui embrasait la pièce d'une chaleur étrange. À tout cela se mêlait l'image de Jackie, la Cadillac noire descendant vers la Seine dans un lent tourbillon de feuilles rousses. Un jour d'automne du XX^e siècle. »

Michel Crépu est écrivain et, depuis 2015, rédacteur en chef de la Nouvelle Revue Française.

nrf



Vision de Jackie Kennedy au jardin Galliera

Michel Crépu

Cette édition électronique du livre
Vision de Jackie Kennedy au jardin Galliera de Michel Crépu
a été réalisée le 20 mars 2017
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072715648 - Numéro d'édition : 312816)
Code Sodis : N87684 - ISBN : 9782072715662.
Numéro d'édition : 312818